

Sous le masque de la représentation

Si la représentation évoque d'abord la vision claire et objective que l'on fait de l'objet, de la connaissance, le reflet d'un donné objectif préalable, n'est-ce pas au prix d'une illusion ?

La représentation n'est-elle pas le fruit d'une mise en scène (propre à la représentation théâtrale) ? Un jeu de masques ?

En tentant d'objectiver le corps, le corps-objet passe pour la vérité du corps : cachez ce corps vivant que je ne saurais voir !

« Figé le corps dans une posture dite objective c'est toujours l'appauvrir, c'est n'en présenter qu'un piètre succédané, en abolissant le corps sensible, le « corps vivant » (1) (...). C'est couper court à l'exploration des ressources imaginaires du corps » écrit Frédéric Bailleterie (2). C'est le neutraliser en « occultant ce qui paraît désordre » (3).

La critique nietzschéenne porte justement sur le statut de la représentation objective du corps : « sous le masque de la représentation du corps-objet : la vie » (4).

« Or qui porte le masque ? Toujours un corps vivant. Le problème est donc de savoir pourquoi le corps vivant fait si peur, pourquoi il n'advient à la représentation que comme objet » (5). Mais si cette représentation objectivante est démasquée, quand elle est signifiée comme masque, la représentation cache alors autant qu'elle dévoile (comme la parure).

Voir le masque en tant que masque, c'est aussi entrevoir ce qui n'est pas visible dans le visible, c'est voir l'autre côté de l'image, le revers du miroir, la vie dans l'objet, la vérité du corps dans sa représentation.

Le corps se fauflerait donc toujours dans cet écart, dans cette « déchirure » entre le fond insaisissable, la profondeur subjective, l'obscur jeu des pulsions et des forces instables symptomatiques, et la surface visible, objective, de la représentation, l'image du corps.

Le corps se fauflerait donc toujours dans un écart.

« Nous n'éprouvons jamais autant la présence du corps, le nôtre ou celui d'autrui, que dans les défauts de la représentation ou les défaillances du corps représenté » (6). La défaillance, ce qui échappe à l'emprise, à la maîtrise, ce point précis où tout balance dans une intense et intime vibration. La défaillance qui laisse deviner un fond. Le fond qui porte la représentation, « qui la rend possible » (7). Le corps n'est jamais aussi présent que lorsque tout s'en va, que lorsque la maîtrise s'écroule.

Les corps disgraciés, le corps obscène, le statut heuristique de la maladie, de la passion, l'exaltation de la chute des corps, de la blessure, la laideur, le monstrueux... sont autant de figurations qui nous donnent à ressentir plus qu'à voir les fonds obscurs d'un corps qui échappe à tout objectivable, à toute maîtrise. La nôtre, propre, celle des autres, celles que l'on nous impose. Corps qui s'en va, qui s'éteint, se défait, à l'image des corps figurés/défigurés que peint un Francis Bacon. La peinture de Francis Bacon évoque bien plus notre propre image, ou l'image de notre propre corps, qui se ternit et s'altère. L'image d'un corps en présence, alors que tout semble se décimer, s'autodétruire par un mouvement violent, par une pulsion dévastatrice.

Nietzsche oppose donc au concept de corps, objet saisissable, plastique, formel, représentable, la notion de corps métaphorique.

Le corps est pour lui, toujours métaphorique, car dans la représentation du corps se cache et/ou s'entrevoit le corps vivant : « Il ne peut se dévoiler que métaphoriquement, car sa représentation est toujours la métaphore d'un en deçà irréprésentable » (8).

Il nous faut donc soupçonner les apparences pour entrevoir ce qui se trame derrière, de l'autre côté, en profondeur. Ce qui pousse à la surface, et nous ramène en arrière. C'est l'œuvre du soupçon. Regarder au-delà des apparences, du visible, pour y saisir l'apparaître d'un fond vital (9).

(1) M. Henry, « Le corps vivant », in *Cahiers de l'École des Sciences Philosophiques et Religieuses*, n°18 (« Le corps : sujet ou objet ? »), 1995, p. 71-97.

(2) F. Bailleterie, « à contre-corps », in *Art à Contre Corps*, n°5, Montpellier, Quasimodo & fils, printemps 1998, p. 8.

(3) Selon Michel Journiac, cité par Frédéric Bailleterie, *ibid.*

(4) S. Le Diraison, E. Zernik, *Le corps des philosophes*, Paris, PUF, collection Major, 1993, p. 145.

(5) *Ibid.*

(6) *Ibid.*, p. 146.

(7) *Ibid.*

(8) *Ibid.*

(9) Voir F. Nietzsche, *La naissance de la tragédie*, (traduit par C. Heim), Paris, Gonthier, 1970.